

paris

## Valérie Mréjen

Galerie nationale du Jeu de paume  
15 avril - 15 juin 2008

L'exposition de Valérie Mréjen au Jeu de paume est sa première monographie dans une institution. Son titre – *la Place de la Concorde* – fait référence aux malentendus et autres achoppements qui émaillent son univers, constitué depuis plus de dix ans à l'intersection de la littérature, de la vidéo comme du cinéma, et essentiellement centré autour de la question du langage.

À l'égard de ce dernier, l'artiste apparaît aussi bien comme auteur que comme « critique », dans la mesure où le sens étymologique de ce terme désigne « celui qui découpe ». En effet, puisant dans des anecdotes personnelles ou collectées, repérant ça et là des formules stéréotypées, tels des ready-mades langagiers, Valérie Mréjen s'applique à disséquer les phrases du quotidien et les relations interpersonnelles pour les remonter « à vide ». Cet équarrissage systématique génère des dialogues décontextualisés, court-circuités de leurs émotions et portés par des voix blanches et neutres, dont le degré zéro d'expressivité éteint quasiment l'inflexion. Ainsi, dans la vidéo *Portraits filmés* (2002), des personnes décrivent placidement une situation qui leur est arrivée ; tout comme, dans *Voilà, c'est tout* (2008, une des cinq œuvres produites pour l'exposition), des lycéens s'expriment sur leurs rêves et leurs modèles, avec une sérénité et un laconisme surprenants, comme si l'objectif de l'artiste les avait rendus brusquement adultes. Comme par désenchantement. Car c'est là sans doute la tonalité dominante et sciemment travaillée



Valérie Mréjen. «Anne et Manuel». 1998. Photo couleur. (Court. Serge le Borgne)

de l'exposition, ou la recherche de mise à distance et d'épuisement du langage dessine les contours d'un corps social terne, englué dans son quotidien et ses stéréotypes : vacances et cures thermales dont le récit tragi-comique rappelle ceux de Michel Houellebecq (*Hors Saison*, 2008) ; querelle d'un couple bourgeois (*Capri*, 2008) où les prénoms des deux époux évoluent au fur et à mesure de leur dispute, soulignant l'interchangeabilité de leurs propos, compilation de phrases types de scènes de ménage. Dans l'installation produite pour l'exposition (*Je ne supporte pas*) – pour laquelle des proches de l'artiste ont répondu à la question «qu'est-ce que vous n'aimez pas ?» – se manifeste la même vacuité. On en retiendra cependant un regard myope sur la vie et le quotidien, le nez rivé sur le matériel, comme en hommage éloigné à Georges Perec, et la confirmation que l'artiste s'intéresse davantage à ce qui fait rupture (quand on n'aime pas ou plus) plutôt qu'à ce qui relie. Dans ce glacis assez monocorde, signe que la désarticulation du langage et son emploi au service d'un décryptage social fonctionnent bien, d'autres possibilités du langage se dégagent, incisives et poignantes : manipulation et perversité dans les disputes amoureuses, irréductibilité et impertinence de la fillette qui tient à distance sa grand-mère (*Une noix*, 1997), expression du flux de conscience (agité) des personnages dans les portraits accompagnés de voix-off (*Ils respirent*, 2008), qui ouvrent la parole de Valérie Mréjen sur une métaphysique et l'universalité.

**Marie-Cécile Burnichon**

À noter la publication d'un livre coédité par Allia et le Jeu de paume, dans lequel Valérie Mréjen s'entretient avec une vingtaine de participants.